

Un climat serein et des mines réjouies au sortir de *L'Appartement à trous* de Patrick Corillon, présenté ce jeudi 7 janvier 2016 au théâtre des Ursulines, à Château-Gontier (53), dans le cadre de la programmation du Carré, Scène nationale – Centre d'art contemporain. Le conteur-plasticien-manipulateur a su toucher le groupe qui s'est laissé volontiers embarquer. Belle occasion d'une critique embedded...

Le pitch

2^e volet d'un diptyque bien nommé « Des vies en soi », ce solo s'inspire des dernières années de la vie du poète russe Ossip Mandelstam, condamné au goulag pour avoir bravé Staline. Pour survivre, même provisoirement, il racontait Pétrarque à ses compagnons d'infortune. A travers lui, en mots et en dessins, Corillon rend hommage à la force des histoires pour tenir, espérer.

Tous pour

Corillon, c'est d'abord une voix, une musicalité familière et chaleureuse qui harponne, mine de rien. Il pourrait réciter le Bottin, l'intimité immédiate qu'il installe avec chacun, a des vertus quasi thérapeutiques ! En préambule, il s'approche pour quelques anecdotes, le voyage commence déjà. Embarquement immédiat. L'artiste a convié un ami invisible, Fabrice, sorte d'ange gardien abasourdi par les hallucinantes dérives de son créateur. Existe-t-il vraiment ? En tous cas, sa présence habite le plateau, occupé d'une simple table de bois d'où surgissent, chemin faisant, des objets et autres carnets à spirales sur pupitres de bois qui deviendront personnages et paysages au gré du récit. Le plasticien a une manière de raconter des histoires qui rappellent l'enfance, quand on s'endormait et que Maman se saisissait d'une chaussette ou d'un oreiller pour faire vivre la comptine du soir. Sauf qu'ici, les matériaux sont bruts, ils rappellent plutôt le plancher dur des geôles staliniennes et leurs lattes de bois entre lesquelles Mandelstam installait ses cahiers de dessins, comme un petit théâtre pauvre. Corillon s'incruste dans les trous de cette mémoire pour glisser ses propres récits. Il était une fois un doux rêveur qui tentait d'apprendre toutes les langues du monde, mais le cerveau est retors et très vite, le récit fleuve emprunte de drôles de méandres. Qu'est-ce raconter des histoires ? Pourquoi et comment ? Dire en russe, langue de bois (et de souffrance) « ouïe, ouïe, c'est russe, non ? », parler le polonais, la langue des feuilles, le français, langue d'eau ou le portugais, langue des fleurs comme ces fleurs de papier peint qui prennent vie pour devenir venimeuses et empoisonner le chat... Le récit archéo rococo nous fait accoster chez les Inuits avec leur manière de déverser les mots dans la bouche de l'autre. Il nous fait reconsidérer les pierres depositaires de toutes les langues... Un catalogue absurde ou power point poétique de pays et de langues qui disent les racines, tissent la vie. Les objets-dessins sont superbes, les cannes à pécho les histoires à l'aimant, clics de ferrage qui permettent de tourner les pages peuvent agacer parfois dans leur répétition systématique ou leur ostentatoire bidouille, mais le cocktail que déploie ce manipulateur d'objets et de consciences, ne laisse personne indifférent. Il est si singulier. Il reste alors l'essentiel. Corillon donne vie et fait paysage de l'art de conter des histoires. Mieux, il nous en fait éprouver la nécessité, si impétueuse qu'on peut penser avec lui qu'elle aurait peut-être même précédé notre Humanité...

Par Le Carré des critiques

Le jeudi 7 janvier 2016.